

Pour cacher ses ans, s'adonise;
 Un beau petit jeune vieillard,
 Que l'on ne prendrait point pour homme de son art,
 Si ce n'est que sa main se familiarise.



LE PECHIER EN ESPALIER ET LE PEUPLIER D'ITALIE.

Que je plains ton triste partage,
 Disait, un jour, l'orgueilleux Peuplier
 Au modeste Pêcher, enfant du voisinage.
 A quatre pieds, au plus, s'élève ton feuillage;
 Bientôt un cruel Jardinier,
 Guidé par son avarice,
 Te taille, te mutile, et, suivant son caprice,
 Fait fléchir tes rameaux sous des liens d'osier.
 Je suis indépendant; ma tête fortunée
 Touche presque les cieus; à mes pieds, j'apperçois
 Les chênes, les ormeaux, ces souverains des bois.
 Pauvre petit! L'injuste destinée
 T'a placé dans un coin où tu gis sans honneur.
 Le Bocage me doit sa fraîcheur
 Sa grâce, sa gaité, sa plus belle parure;
 Tout, dans ces heureux dons que me fit la nature,
 D'un enfant d'Italie annonce la splendeur.
 Examinons un peu ces brillans avantages,
 Lui répond l'Arbrisseau. Vous avez la hauteur;
 Mais ce front qui touche aux nuages,
 N'en est que plus près des orages,
 Je vis du moins tranquille, en mon obscurité.
 Cette apparente liberté,
 Dont tant faites le fier, me paraît une honte,
 Car elle naît de l'inutilité.
 Je n'en suis poin jaloux, et vaut mieux, à mon compte,
 Une heureuse fécondité.
 Ce Jardinier qui me veille sans cesse,
 M'adoucit les rigueurs de l'arrière-saison,
 Et raffermi ma faiblesse
 Contre les coups de l'Aquilon:
 Au bout de l'an, il a sa récompense.
 Pour tout dire, en deux mots, voici la différence
 Que le destin met entre nous:
 On recherche mes fruits, et vous êtes stérile;
 Du vent votre ennemi je crains fort peu les coups;
 Vous brillez, j'en conviens; mais moi je suis utile.

DELE'TAND. (DE NEW-YORK)